

Élise Boillet et al. (dir.)*Traduire et collectionner les livres en italien à la Renaissance*

Paris, Honoré Champion, 2020, 282 p.

À travers cet ouvrage, il s'agit d'ajouter une pierre aux recherches sur l'italianisme français à la Renaissance, très vigoureuses depuis quelques années¹. Ce collectif s'intéresse aux deux domaines de la traduction et du collectionnisme, avec neuf articles sur la traduction et quatre sur les collections. Il consiste en la publication d'une partie des recherches du projet ANR intitulé EDITEF (« L'édition italienne dans l'espace francophone à la première modernité »). Comment faire émerger du neuf dans un champ aussi travaillé ? Outre la systématisation du catalogage (dont rendent compte la base EDITEF en ligne et les articles du présent volume sur la Bibliothèque Mazarine et la Bibliothèque de l'Université de Liège), la nouveauté advient ici avec la discussion du concept de « professionnalisation » des traducteurs d'un côté et avec le recours à l'histoire du livre de l'autre, pour interroger la circulation des textes et les pratiques de traduction. Histoire du livre, bibliographie matérielle, bibliothéconomie et bibliophilie sont les moyens de relancer l'enquête.

Certaines traductions de Boccace (Alessandro Bertolino), de Pétrarque (Jean Balsamo), de Boiardo (Francesco Montorsi), de Pierre l'Arétin (Bruna Conconi et Élise Boillet), de Paolo Giovio (Monica Barsi) sont examinées dans leur réalité matérielle autant que linguistique, et permettent d'évaluer la valeur fluctuante des transferts culturels. Des objets communs traversent les articles : le traducteur Gabriel Chappuys, bien sûr, est une figure insistante de cette enquête (on le retrouve dans les contributions de J. Balsamo, d'A. Bertolino et de Chiara Lastraioli), mais aussi le texte des Psaumes (B. Conconi et É. Boillet) ou les politiques éditoriales de libraires tels Roville et Langelier, libraires les plus italianisants de Lyon et de Paris... Textes, passeurs de textes, circuits commerciaux et circuits bibliophiliques se combinent dans des configurations très variées (auliques, éditoriales, privées) qui font éclater l'illusoire unité de l'italianisme français. S'il y a un message

fort dont témoigne chaque contribution de ce volume, c'est l'abandon de cette catégorie unifiante : il n'existe pas un italianisme mais des dispositifs de transferts culturels aux ambitions très distinctes (apprendre l'italien, parfaire sa culture de cour, afficher une distinction aristocratique, approfondir sa spiritualité, promouvoir la langue française, gagner sa vie, divertir, recourir à l'italien pour accéder à des textes espagnols sans cela illisibles, enrichir le vocabulaire militaire, etc.).

Quelques exemples permettent d'illustrer ces valeurs fluctuantes : B. Conconi soumet les traductions françaises de l'Arétin à une enquête sur la matérialité des livres et sur le temps long qui révèle la transformation du statut de l'auteur (et du traducteur) au fil des décennies. Quand Jean de Vauzelles publie chez Gryphe, en 1540, les *Sept psaumes de la pénitence* traduits de l'italien de l'Arétin en caractères romains alternant avec les italiques, et non en caractères gothiques, il prouve à la fois la modernité de ce texte et sa valeur de soutien à l'illustration du français. Or ce problème ne se pose plus quand François de Rosset refait, en 1605, une traduction de ces mêmes Psaumes (à partir d'un état de texte différent et sans tenir compte de la traduction de son prédécesseur). En 1540 et en 1605, le portrait de l'Arétin disparaît et c'est le même format in-octavo qui est préféré au in-quarto vénitien originel ; Rosset privera cependant l'Arétin de son épithète « divin » pour le qualifier de « fameux », marquant une plus nette distance avec lui que Vauzelles (entre-temps, les *Ragionamenti* sont parus en français et le lectorat de l'Arétin n'est plus le même). Rosset apparaît alors comme une nouvelle figure de traducteur, « mercenaire », répondant à une demande du marché.

Le traducteur peut aussi être un dissimulateur. Avec *La Toscane française italienne*, en 1601, Chappuys offre à Marie de Médicis un ouvrage bilingue présentant l'italien et le français en deux colonnes sur la même page et, ce faisant, produit un vrai-faux : il laisse paraître comme sien un éloge bilingue qui est en réalité un emprunt sélectif mais mot à mot à la *Descrizione di tutta Italia* de Leandro Alberti, parue en 1550, qu'il traduit tant bien que mal et, surtout, passe entièrement sous

silence. « Chappuys traducteur de lui-même » est le mensonge du traducteur, habile politique mais assez médiocre italophone pour inciter le chercheur ou la chercheuse à trouver la vérité du montage.

J. Balsamo examine quant à lui la différence entre traducteurs de métier et traducteurs dilettantes en choisissant trois dates *ad hoc*: 1575, 1585 et 1595. On peut traduire sous patronage, sous commande éditoriale ou par loisir lettré, différentes postures qui induisent à la fois des objets très différents et des statuts auctoriaux fort divers. Un Gabriel Chappuys, traducteur professionnel qui faisait peut-être travailler un atelier de traduction sous son nom et répondait à des commandes de librairies, n'a rien à voir avec un René de Lucinge, traduisant Botero depuis la relation lettrée et spirituelle qu'il entretient avec lui. Il n'y a pas de pratique normalisée de la traduction mais des usages différenciés progressivement modelés par la réalité éditoriale, par la conscience linguistique et par l'identité sociale des traducteurs. Grâce à Nicolas de Livre, traducteur non professionnel du dialogue *Del Terremotto* de Lucio Maggio, qui s'interroge sur le manque encore criant de terminologie scientifique dans la langue française et sur la nécessité de traduire en français des textes écrits en langues étrangères, J. Balsamo repose la « question de la langue » et postule que c'est moins la professionnalisation de la traduction que son usage « à loisir » qui permet de penser la traduction. Les non-professionnels sont les théoriciens que les professionnels n'ont pas le temps d'être.

À l'opposé de la démonstration de J. Balsamo, le traducteur Jacques Vincent, examiné par F. Montorsi, est plutôt un homme qui a voulu s'instaurer comme professionnel, donc comme auteur de ses traductions, en monnayant, *via* ses privilèges, son travail. L'échec est toutefois patent: l'obtention de privilèges n'a permis à aucun auteur ou traducteur du XVI^e siècle de gagner sa vie de sa plume. Des politiques éditoriales sont aussi mises au jour: à Lyon, Guillaume Roville impose une nouvelle forme au *Décameron* avec des in-seize en italiques pourvus de vignettes et de paratextes moraux qui vont faire école dans tout le royaume, comme montre A. Bertolino.

La seconde partie du volume aborde la présence des livres italiens sous l'angle de la bibliothèque. J. Balsamo reprend une enquête faite en 1995 sur les exemplaires de Pétrarque imprimés au XVI^e siècle et présents dans les collections publiques en France pour la compléter, en particulier avec les exemplaires présents sur le marché du livre, dont un Pétrarque portant la signature de Descartes. Au premier recensement avaient été identifiés 640 exemplaires pour 211 éditions imprimées entre 1501 et 1600, dont 125 d'origine italienne et, plus précisément, 114 éditions vénitiennes. Ce qui frappe dans l'histoire de la transmission de ces exemplaires, c'est la possession personnelle par François I^{er}, par Henri III, par Marguerite de Valois d'un ou plusieurs Pétrarque (trois pour Marguerite de Valois). La cour des Valois est – matériellement, livresquement – pétrarquiste.

La Bibliothèque Mazarine possède aujourd'hui 4071 livres italiens (imprimés entre la fin du XV^e siècle et le début du XVII^e siècle). L'enquête, minutieusement exposée par Amélie Ferrigno, a consisté d'abord en ce comptage (assez complexe) qui a dénombré, après plusieurs tâtonnements, 141 incunables italiens et 3930 titres entre 1500 et 1630, pour un total de 4071 titres donc. Elle a ensuite évolué en un examen des marques de provenance (fait sur 2 000 volumes à l'heure actuelle), avec environ 200 noms de possesseurs identifiés grâce aux ex-libris, ex-dono, cachets, reliures aux armes, ex-legato et diverses cotes anciennes présentes. Ces noms, enfin, ont été intégrés dans un répertoire de possesseurs (collectivités, personnes identifiées, personnes non identifiées, noms encore indéchiffrés). Les premiers résultats font apparaître de nombreux possesseurs nobles, voire de la maison royale, puis des religieux, des bibliothécaires (Marin Mersenne, les frères Dupuy) et des auteurs (François de Belleforest, Pierre Le Loyer, etc.). Les Français sont majoritaires, les Italiens minoritaires et souvent eux aussi liés à la cour (Lucantonio Ridolfi, Jacopo Corbinelli, Giambattista Marino, etc.). Une grande partie des livres, s'ils ne proviennent sans doute pas du fonds primitif romain de Mazarin, étaient présents dans l'inventaire de 1690 et ont donc appartenu au cardinal, achetés pour lui

par Gabriel Naudé en Italie; les autres livres italiens proviennent des confiscations révolutionnaires. Deux profils de l'italianisme bibliophilique se dégagent donc de l'enquête: un profil curial et un profil d'érudits collectionneurs plus tardifs.

Par comparaison avec la Mazarine, les 253 livres italiens de la Bibliothèque de l'Université de Liège (soit 5 % des livres imprimés du XVI^e siècle, conservés dans le fonds ancien) forment un fonds petit mais très cohérent, avec 85 % de livres d'origine vénitienne. Le fonds, largement constitué par un legs du baron Adrien Wittert en 1903, est en cours de numérisation et de description.

Un regret cependant: rien n'est dit sur les traductrices dans le volume – on pense par exemple au travail de Marguerite de Cambis dans son *Epistre consolatoire de messire Jehan Boccace, envoyée au Sieur Pino de Rossi, Traduite d'Italien en François par Mademoiselle Marguerite de Cambis, Baronne d'Aigremont et lieutenant de Nimes* (Lyon, G. Roville, 1556), dûment pourvue d'une dédicace qui la définit comme « traductrice ». Et le lecteur trouvera également peu de choses sur les lectrices italophones, sinon une allusion de Massimo Scandola à Madame de Sévigné et à la présence de l'italien dans sa correspondance (p. 231), et la mention de deux collectionneuses, Henrietta Louisa Fermor (Renaud Adam, p. 258) et Marguerite de Valois (J. Balsamo, p. 199). Les italianisants n'étaient-ils donc que des hommes ?

Le concept de « biographie documentaire » proposé par M. Scandola (p. 221 *et passim*), et défini comme la recension des pratiques culturelles de l'écrit mises en place par un individu, à la fois *scriptor* et *lector* (annotations, ex-libris, traces épistolaires, compétences linguistiques, etc.), permet de discerner les goûts des lecteurs et l'évolution des pratiques de lecture au fil des XVI^e et XVII^e siècles. C'est sans doute de ce côté de la « biographie documentaire » que le savoir sur les livres anciens est en train de s'enrichir. Le volume montre à plusieurs reprises que l'histoire des possesseurs, des marques de possessions et des reliures (dont la magnifique reliure au soleil de Marguerite de Valois sur un Pétrarque ou les reliures portant la mention *Il Petrarca* sur le plat supérieur des *Rime*) est de plus en plus importante dans l'étude

des livres anciens. La richesse de cet ouvrage désigne (quoique de manière parfois insuffisamment théorisée) de nouvelles méthodes de recherche.

MICHÈLE CLÉMENT

michele.clement@univ-lyon2.fr
AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.124

1. En témoignent, parmi beaucoup d'autres, Jean BALSAMO, VITO CASTIGLIONE MINISCHETTI et Giovanni DOTOLI (dir.), *Les traductions de l'italien en français au XVI^e siècle*, Fasano/Paris, Schena/Hermann, 2009; Silvia D'AMICO et Susanna GAMBINO LONGO (dir.), *Le savoir italien sous les presses lyonnaises*, Genève, Droz, 2017.

Rémi Jimenes

Charlotte Guillard. Une femme imprimeur à la Renaissance

Rennes/Tours, PUR/Presses universitaires François-Rabelais, 2017, 306 p.

D'emblée, le lecteur se trouve plongé dans un atelier d'imprimerie du XVI^e siècle. Sous les traits d'une bourgeoise parisienne colorisée, Charlotte Guillard se détache de la couverture de l'ouvrage qui lui est consacré par Rémi Jimenes. Adapté de la thèse de doctorat de l'auteur, ce livre nous propose une immersion dans l'univers de l'un des grands ateliers parisiens, celui du Soleil d'Or, que Charlotte Guillard reprend à son compte en 1537 à la mort de son deuxième mari, Claude Chevallon, libraire qui par son mariage avait lui-même repris en 1520 la direction de l'atelier du premier mari de Charlotte, Berthold Rembolt.

L'étude de R. Jimenes éclaire d'abord notre compréhension du monde de l'imprimerie par la variété et la complémentarité des sources et des compétences qu'il mobilise. L'auteur s'appuie sur une solide connaissance des sources archivistiques, notamment notariées et judiciaires, incluant la liste de cette documentation en annexe. Fin bibliographe, il cherche dans une approche codicologique qualitative et quantitative à exploiter les ouvrages publiés eux-mêmes – leur format, les caractères, le papier, les bois utilisés –, tout en rentrant dans le contenu des textes, notamment par l'analyse des préfaces et des lettres dédicatoires qui permettent d'appréhender le programme éditorial